



LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO

SPÉCIAL SALON DU LIVRE



MARS 2012

ÉDITORIAL

Deux ans après...

Lorsque nous avons inauguré brillamment en mars 2010 le stand Livres et auteurs du Bassin du Congo au Salon du Livre de Paris, nous nous étions promis, avec les professionnels qui nous accompagnent dans cette belle aventure, de revenir en 2011.

Nous l'avons fait il y a un an. La persévérance et le temps ayant donné raison à notre engagement, cette année, nous serons de nouveau ensemble du 16 au 19 mars 2012 pour célébrer la richesse de la littérature africaine. Pour la troisième fois consécutive, les hommes de lettres d'Afrique francophone se retrouveront dans cet espace de vitalité littéraire.

Avec Henri Lopes comme invité d'honneur du stand, la littérature contemporaine africaine investira donc la 32^e édition du Salon du Livre de Paris. Accompagné de son éditeur, l'écrivain congolais y présentera son nouveau roman, *Une enfant de Poto-Poto*. A sa suite, de nombreux auteurs exprimeront leur perception de la production littéraire africaine et parleront de leur propre cheminement littéraire et humain.

Sans frontière, le stand du Bassin du Congo sera le lieu de tous les débats, spécialisés et grand public avec des auteurs qui font de l'écriture un enjeu de l'avenir.

Ce numéro illustre précisément l'esprit de la programmation du stand. Récemment, Henri Lopes a accordé à notre rédaction sa première interview avant la sortie de son roman, le 5 janvier. Cet échange, riche et mené de main de maître par le critique Boniface Mongo-Mboussa, est un temps fort de ce numéro.

A l'occasion de la sortie de son album *L'évasion, journal d'un condamné*, le bédéiste franco-congolais Berthet One raconte son parcours, de la cellule aux galeries des beaux quartiers parisiens. Un cheminement atypique que l'on découvrira aussi bien dans ces pages que sur le stand Livres et auteurs du Bassin du Congo.

La rencontre avec Serge Amisi est le coup de cœur de ce numéro. L'ex-enfant soldat, auteur du livre *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain* – un ouvrage bouleversant qui vous secoue tant par la nature d'une écriture étonnante qui se cherche que par la densité du récit – revient avec franchise sur ce que fut sa vie d'enfant soldat et sur la place que tient désormais l'art dans sa vie.

Aucun doute ! Au fil de ces pages, vous ne ferez que de belles découvertes littéraires et nous vous invitons à les poursuivre avec nous, du 16 au 19 mars 2012 sur le stand du Bassin du Congo.

Meryll Mezath

SALON DU LIVRE DE PARIS

Littératures du Bassin du Congo au Salon du Livre 2012



Le stand Livres et auteurs du Bassin du Congo regroupe la plus belle et la plus complète offre de littérature africaine francophone du Salon du Livre.

Sommaire

ACTUALITÉ

3 L'édition à Lubumbashi

LE MONDE DES ÉCRIVAINS

4 Entretien avec Nénoton Noel Njékéri

5 Gilbert Gatoré, de mémoire meurtrière

6 Patrice Ngangang, à la poursuite de la citoyenneté

EDITION

7 « Fragments », la collection des nouvelles voix

GRAND ENTRETIEN

8 Rencontre avec Henri Lopes

BANDE DESSINÉE

10 Berthet one, de la cellule aux bulles

LA VIE DES LETTRES

11 Les coups de cœur de la librairie, nouveautés éditoriales...

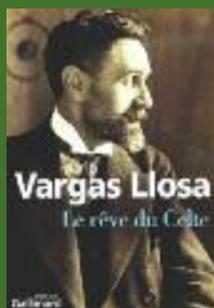
CRITIQUE

Mario Vargas Llosa, une lecture oblique de Conrad

Dans *Entre parenthèses* – un ensemble d'articles et de chroniques parus entre 1998 et 2003 –, l'écrivain chilien Roberto Bolano place *La guerre de la fin du monde* du Péruvien Mario Vargas Llosa bien au-dessus du mythique *Au cœur des ténèbres* de Conrad. Il n'est pas certain que Mario Vargas Llosa lui-même adhère à ce jugement, tant le prix Nobel 2010 de Littérature semble fasciné par l'œuvre romanesque de Conrad. En témoigne son dernier roman, *Le rêve du Celte* consacré à Roger Casement, le consul anglais d'origine irlandaise en poste au Congo à l'époque coloniale, et sans lequel nous n'aurons peut-être jamais lu *Au cœur des ténèbres*. C'est en effet grâce à l'aide précieuse de ce diplomate que Conrad amassa les informations nécessaires pour l'écriture de son roman. Et c'est d'ailleurs en lisant la biographie de Conrad que Mario Vargas Llosa découvre Casement. En réhabilitant cet homme épris de justice et tombé en disgrâce à cause de sa conspiration contre l'Angleterre pendant la Première Guerre mondiale, il

revisite indirectement *Au cœur des ténèbres*. A l'inverse de plusieurs romanciers, comme V.S. Naipaul, André Gide ou Alberto Moravia, qui refont le voyage de Conrad sur le fleuve Congo pour réécrire *Au cœur des ténèbres*, Mario Vargas Llosa, lui, met plutôt ses pas dans ceux de l'inspirateur de ce roman en se rendant à Boma, premier poste du diplomate au Congo.

Comme à son habitude, lorsqu'il écrit sur des personnalités historiques (Trujillo, les évangélistes brésiliens, Flora Tristan, Gauguin), Mario Vargas Llosa se documente avec minutie. Et dans ce dernier roman, il ne déroge pas à cette règle. En professionnel du récit, Mario Vargas Llosa réussit à travers tout un jeu de prolepses /analepses (ou flash-back) et de parallélismes, à cer-



Vargas Llosa
Le rêve du Celte

ner la personnalité à la fois naïve et complexe de son personnage. L'intérêt du roman réside dans le jeu de miroir entre l'exploitation des Indiens au Pérou et au Brésil et celui des Nègres au Congo. Comme les Indiens, les Congolais sont traqués,



Mario Vargas Llosa

malmenés, torturés, lapidés dans un seul but : la cueillette du caoutchouc. Mais en dépit de la compassion manifeste de Mario Vargas Llosa pour ses personnages et malgré la maîtrise du récit, ce roman laisse au lecteur une impression de parcourir ce que le journaliste et critique littéraire Philippe Lançon appelle « une honnête et pesante biographie ». Tout ceci, parce que « le roman peine à soulager des leçons qu'il assène et à restituer la violence qu'il décrit ».

Boniface Mongo-Mboussa

Le rêve du Celte, Mario Vargas Llosa, traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan, éd. Gallimard, 2011.



Stand du Bassin du Congo, un lieu d'exception

Au Salon du Livre de Paris, le prestigieux stand Livres et auteurs du Bassin du Congo, dont l'idée est née il y a deux ans, s'impose peu à peu comme le rendez-vous incontournable des littératures africaines. Car si la vocation du stand est d'abord de valoriser les écritures contemporaines du Bassin du Congo en mettant particulièrement l'accent sur les auteurs et les éditeurs congolais, l'intérêt évident manifesté par les écrivains africains originaires d'autres régions a fait de ce stand une vitrine exceptionnelle de la littérature de tout le Continent. Une façon pour les organisateurs de poursuivre merveilleusement les actions menées à Brazzaville et à Paris au sein de leurs librairies.

Depuis la création du plus grand rendez-vous littéraire de France, il y a bientôt trente-deux ans, de nombreuses initiatives éphémères se sont multipliées pour valoriser les œuvres d'auteurs africains. Des petites maisons d'édition africaine ont parfois été représentées sans rencontrer d'écho particulier. Faute de mieux, les écrivains et les éditeurs africains se donnaient rendez-vous à la Librairie du Sud. Jusqu'en 2009, le stand de Radio France Internationale (RFI) donnait aussi la parole

auteurs africains m'ont semblé avoir pris autant de plaisir que moi à se trouver dans cet endroit qui associait beauté et efficacité. Une remarque d'autant plus juste que ce stand est désormais le lieu où les écrivains africains se donnent rendez-vous entre eux et avec leurs éditeurs, avec ce sentiment agréable de se sentir chez eux. Finie l'errance des éditions précédentes ! Chaque année, les organisateurs ont le mérite, grâce à leur ingéniosité, de surprendre les visiteurs par la concep-

tion de l'espace et par la présentation de livres de qualité qui font du stand un espace privilégié. L'un des atouts du stand réside notamment dans la qualité de ses invités. Jack Lang, Hervé Bourges, Constant Nématé, Yvan Amar, Bernard Cerquiglini, Jean-Noël Schifano et de nombreux officiels congolais ont honoré l'événement de leur présence.

tion de l'espace et par la présentation de livres de qualité qui font du stand un espace privilégié.



aux écrivains et universitaires du Continent à travers un programme spécialement dédié à l'événement. A cette époque, les auteurs africains erraient dans les allées du Salon du Livre, passant sans cesse d'un stand à l'autre, tandis que les auteurs publiés par les grandes maisons d'éditions françaises étaient accueillis sur le stand de leur éditeur. C'est le cas du Congolais Alain Mabanckou édité par le Seuil avant de l'être chez Gallimard.

Le début d'une ère nouvelle ...

L'installation en mars 2010, puis en 2011, du stand Livres et auteurs du Bassin du Congo au Salon du Livre, avec son décor vert et blanc et une ouverture sur trois allées, offrait désormais aux écrivains africains un repère dans cette grande foire internationale du livre. L'écrivain togolais Théo Ananissoh affirmait : « *Je ne pense pas du tout avoir été le seul à m'y sentir à l'aise. Patrice Nganang, Jean Divassa Niama, Florent-Couao-Zotti et bien d'autres*



Ajoutons à cela la qualité des tables rondes auxquelles ont participé de prestigieuses personnalités littéraires comme Nimrod, Wilfried Nsondé, Calixthe Beyala, Henri Lopes, Gaston Kelman, Mambou Aimée Gnali, Abd Al Malik, Boniface Mongo Mboussa, Jean Bofane et tant d'autres.

Le succès de cet événement a amené les organisateurs à renouveler l'ex-

périence en 2012, confirmant ainsi ce que nous écrivions dans les colonnes de notre journal : la présence du stand Livres et auteurs du Bassin du Congo était « *une étape dans le long processus qui nous conduit, nous Africains du Centre de l'Afrique, à affirmer notre présence sur la scène internationale, par la capacité de nos écrivains, de nos artistes, de nos penseurs, de nos chercheurs à épouser leur temps, à en traduire l'évolution, à imposer leur talent bien au-delà de la sphère géographique où ils se meuvent* ».



Désormais, le stand Livres et auteurs du Bassin du Congo est un événement attendu du Salon du Livre de Paris. L'affluence croissante des visiteurs venus acheter les livres ou écouter les débats en est la preuve. Le stand est le lieu de discussions intelligentes et de rencontres exceptionnelles. Le lieu où s'exprime la richesse des littératures francophones. C'est ici que les acteurs de l'édition africaine débattent de l'avenir du secteur, que le patrimoine historique et culturel du Bassin du Congo est revisité grâce au talent d'excellents conteurs. C'est aussi sur ce même stand que les écrivains, nés dans les années 1960, se retrouvent avec leur aînés pour évoquer l'évo-

lution de la littérature et échanger avec le public à propos de leurs romans.

L'aventure se poursuit. Le prochain rendez-vous est pris à la Porte de Versailles du 16 au 19 mars 2012 !

Meryll Mezath



MO KAN DA

Naissance du prix Mokanda

Présent depuis deux ans au Salon international du Livre de Paris, le stand du Bassin du Congo met en lumière la vitalité et la richesse de la littérature africaine, d'Afrique centrale en particulier, dans l'univers des lettres francophones. Fort du succès rencontré tant auprès du public que des professionnels, le stand du Bassin du Congo apportera pour l'édition 2012 une nouveauté avec la création d'un prix littéraire destiné à couronner un auteur pour l'ensemble de son œuvre.

Dans un espace élargi, le stand des Livres et des Auteurs du Bassin du Congo accueillera le public du Salon du Livre pour la proclamation du lauréat du Prix Mokanda. Pour les organisateurs et le jury, il s'agit de consacrer l'itinéraire d'un auteur dont l'œuvre témoigne du nouveau souffle que connaît depuis quelques années le continent noir, nourri d'imaginaires merveilleux et enchanteurs.

La cérémonie de remise du Prix Mokanda aura lieu à Brazzaville. Ce rendez-vous sera l'occasion d'associer les acteurs locaux et

de prolonger les débats qui auront eu lieu durant le Salon du Livre de Paris, en abordant pendant une semaine les différentes problématiques du livre et de l'édition en Afrique.

Présidé par l'écrivain Henri Lopes, le jury est composé de personnalités de premier plan, appartenant à l'univers culturel francophone à l'instar de Christiane Diop (Éditions Présence africaine), nommée présidente d'honneur du prix. Les autres membres du jury sont des journalistes, comme Olivier Barrot, Yvan Amar et Hortense Assaga,

ou des écrivains, comme Tahar Bekri, Boniface Mongo Mboussa et Jacques Chevrier. L'éditrice Jean-Michel Place et Isabelle Kassi Fofana, organisatrice du Prix Ivoire, font aussi partie du jury.

Avec ce nouveau prix destiné à promouvoir les auteurs qui contribuent au rayonnement de la langue française, les organisateurs veulent donner aux littératures d'Afrique et à ses écrivains la reconnaissance qu'ils méritent sur la scène littéraire mondiale.

Boris Khari Ebaka



ROMAN

Une folle dans la cour du Roi, de Raymond Loko



Raymond Loko

Ce roman raconte le parcours de Mongo, d'Abidjan où il est arraché à sa mère devenue folle, jusqu'aux États-Unis où il fera de brillantes études avant de revenir au Congo et de succéder comme roi à son grand-père. Un livre amusant et d'une lecture plaisante.

Difficile de ne pas être saisi par ce court roman de cent vingt-quatre pages. Et qui tiendrait en trois phrases : un Congolais étudiant en Côte d'Ivoire rencontre l'amour d'une

Maliennne, Aminata, avec qui il a un enfant, Mongo. Lors d'une manifestation des étudiants ivoiriens, Ayessa, l'étudiant congolais, est tué par erreur. Face à ce drame, Aminata devient folle et élève son fils dans la rue.

Ces phrases peuvent sembler anodines, mais, comme en musique, l'essentiel est ce qui en émerge. Le drame se transforme alors en une véritable plongée au cœur des turpitudes de l'Afrique contemporaine. Surnommée la folle d'Adjamé, du nom d'un quartier de la capitale ivoirienne, Aminata devient malade au bout d'un an dans la rue « *et le monde était habitué à la voir comme telle ; personne ne tentait de faire quelque chose pour la sortir de cet état déplorable* ».

Son fils Mongo est un petit garçon. Il comprend à peine le monde qui l'entoure et mesure mal cette sombre réalité. Et c'est tant mieux, car le pays dans lequel ils vivent est ravagé par la xénophobie. Puis se déroule l'affaire des déchets nucléaires déversés sur Abidjan. Un organisme international, chargé d'enquêter sur l'affaire, découvre la déchéance d'Aminata. Grâce aux membres de

cet organisme, Mongo s'envole vers les États-Unis où il est adopté par un couple homosexuel. Après avoir fait de brillantes études universitaires, il éprouve le désir de reconstituer son passé. C'est à Paris que Philippe et Emmanuel, ses deux bienfaiteurs, vont l'aider dans la recherche éperdue de ses origines.

Un nouveau destin se dessine lorsqu'il arrive au Congo dans la famille de son père. Mongo est emmené au village où il rencontre son grand-père, le roi des Mbayas, qui attendait l'arrivée de son petit-fils pour organiser sa succession. Le roi règne depuis quatre-vingt-treize ans sur ce royaume situé près de Gamboma, dans le centre du Congo.

L'histoire du retour de Mongo occupe la seconde partie du roman, où il est question d'une réflexion sur l'Afrique d'aujourd'hui : du respect des traditions, de la place du pouvoir coutumier dans les sociétés traditionnelles, de la croyance des intellectuels aux gris-gris des ancêtres, de la question de la double nationalité, sujet de discorde en Afrique lorsque l'on souhaite accéder à la magistrature suprême, et du rôle de l'opposition dans la politique afri-

caine dont le but principal est souvent de « *gaspiller ce que le pouvoir fait afin d'augmenter ses chances d'arriver au pouvoir : la loi du ôte-toi de là que je m'y mette* ».

L'auteur use de l'humour pour libérer de temps à autre la narration. Là encore, des péripéties incongrues attendent le protagoniste jusqu'à la mort de sa mère dans son palais. Raymond Loko exprime avec une écriture simple les effets collatéraux, parfois tragiques, de la politique en dressant un panorama des réalités du Continent. Pas d'intrigues spectaculaires dans ce récit, mais des gestes furtifs et des rêves de vie paisible. Construit avec un zeste d'ironie, ce quatrième livre de l'auteur congolais est une immersion sensible dans la société actuelle.

Un pari presque réussi...

Meryll Mezath



Une folle dans la cour du Roi, par Raymond Loko, Éd. Baudelaire, 124 p.

Un mot sur l'édition à Lubumbashi...

En 2010, dans le dossier « Lubumbashi, épice littéraire » de la revue *Études Littéraires Africaines*, Pierre Halen, Ramcy Kabuya et Maëline Le Lay rendaient compte de l'activité littéraire locale.

Dans les années 1950 à 1980, le département de Lettres de l'Université de Lubumbashi a été dirigé par de prestigieux professeurs qui comptent parmi les plus célèbres écrivains congolais (Ngal, Mudimbe, Ngandu-Nkashama). Une telle qualité a sans aucun doute contribué à créer un terrain fertile pour les écrivains et suscité un certain nombre d'héritiers littéraires. En dépit de sa réputation de ville ouvrière, la ville de Lubumbashi peut donc se targuer d'un nombre non négligeable de publications d'ouvrages variés, de revues et de journaux.

S'appuyant sur des enquêtes de terrain et sur la remarquable bibliographie de Silvia Riva, les auteurs du dossier regrettaient l'occupation de la scène éditoriale actuelle de Lubumbashi par un essaim de « home publishers » qui se contentaient d'imprimer des textes à compte d'auteur, créant ainsi un malentendu général sur les objectifs et les enjeux de l'édition.

Ainsi, à part les éditions Médiaspaul ou Les Paulines, respectivement dirigées par les congrégations catholiques des Frères et des Sœurs de Saint-Paul et qui publient chaque année de nombreux ouvrages d'inspiration chrétienne, rares sont aujourd'hui les éditeurs, et plus rares encore, les éditeurs « indépendants ».

A nos yeux, le seul vrai éditeur de la place aujourd'hui est sans conteste

Jano Bakasanda, fondateur des éditions Talenta. Lui-même y publie d'ailleurs ses propres textes, même s'ils sont publiés aussi par d'autres éditeurs, ainsi que de la fiction et de la poésie, avec des exigences de professionnel de l'édition : comité de lecture, conseil et appui à l'écriture, édition et prise en charge des frais d'impression. Talenta propose un choix éditorial à rebours des tendances actuelles qui, à Lubumbashi, privilégient les « manuels » ou les « guides » (les « *handbooks* » du type « Comment réussir sa vie »).

Florissante jusqu'en 2006, la vie littéraire semble donc s'être un peu assoupie. En effet, la Cellule Littéraire de Lubumbashi fait face à des problèmes internes qui empêchent toute activité. Le Cercle littéraire de l'Alliance Française tourne au ralenti depuis la restructuration de l'établissement. Enfin, le groupe d'écriture collective « Libre Écrire » s'est éteint avec le départ de ses initiateurs.

Rappelons que ces activités sont exclusivement le fait de personnes qui s'y adonnent de manière bénévole parallèlement à leur activité professionnelle. Gageons donc qu'au-delà de ces contraintes matérielles, les événements politiques que le pays a vécus va réveiller les plumes, fédérer les esprits et réactiver la vie littéraire et intellectuelle au Katanga.

Maëline Le Lay



Fiston Nasser

Trois questions à Fiston Nasser

« *Offensives des chiens castrés
Le soleil s'en va crever sa mort
Derrière les lugubres montagnes
de la bêtise
Impressions de poils pubiens
Arrachés sans crier gare...
Des serments à dormir debout
Des villes qui s'ouvrent à l'indécence
D'un soleil d'orgueil
Marché noir de la souillure
Crevaison le jour, crevaison la nuit
Craquelures
Offensives des chiens castrés
Espoirs engourdis. »*

Qu'est-ce qui vous a inspiré l'écriture de ces poèmes ?

Pour *Craquelures* en particulier, c'est comme un enfant non désiré. Je n'avais pas prévu l'écriture de ce texte, mais comme tous les enfants désirés, il est là et je l'aime tout autant. L'inspiration en général naît de tout et de rien. D'un brin de musique, d'une lecture, d'une rencontre, de l'envol d'un pays, du désespoir de l'homme. Bref, du quotidien. Chaque fois que je voyage en train, j'ai l'habitude de gribouiller des mots dans un cahier d'écolier... C'est ainsi que *Craquelures* est né et a pris forme entre deux gares.

Poèmes entre deux gares

Fiston Nasser Mwanza aime à dire que « la langue (...) est un saxophone et les mots des notes ». Dramaturge, auteur de poèmes et de nouvelles, ce jeune Congolais, né à Lubumbashi, fait discrètement une entrée prometteuse dans le clan des auteurs à l'écriture acérée.

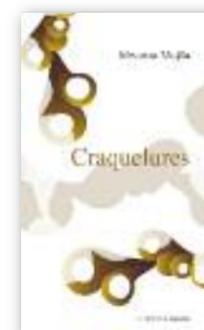
Pourquoi avoir choisi *Craquelures* comme titre de votre dernier recueil de poèmes ?

Tous les poèmes de ce recueil sont comme de petites blessures intérieures, des égratignures, des chagrins en sursis et ce titre me suffisait. *Craquelures*, c'est aussi le titre d'un poème de mon recueil, dont il résume bien la « philosophie ». En voici une strophe :

Un autre recueil en chantier ?

D'ici un an, je sortirai mon deuxième recueil avec pour titre *Le Fleuve dans le ventre*. La raison en est très simple : lorsque j'étais enfant, je pensais que le fleuve Congo appartenait à mon père. Parfois, quand je buvais beaucoup d'eau, je pensais que j'étais enceinte de ce grand et majestueux fleuve Congo. C'est vous dire ma déception lorsque j'ai appris que le fleuve ne nous appartenait pas, mais qu'il appartenait à l'État et cet État qui n'a jamais assez de temps laisse le fleuve traîner dans la boue. Un fleuve inutile, un fleuve au chômage depuis le roi Makoko, depuis le roi Nzinga Mbemba, baptisé Alfonso 1^{er}. Il m'arrive à mon grand désespoir de crier à qui veut l'entendre que le fleuve Congo m'appartient !

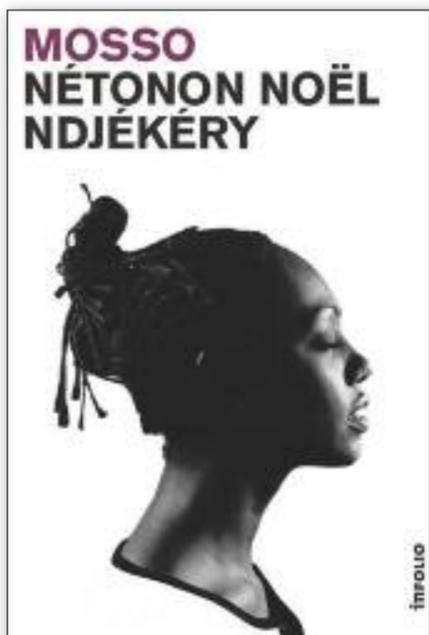
Propos recueillis par Aimée Nseyo



Entretien avec Nénoton Noël Ndjékéry

“ Il s’agit d’un édifice dont les briques sont taillées dans la chair vive du réel et le ciment puisé dans la sève de mon imagination. ”

Nénoton Noël Ndjékéry est à part. Discret et audacieux, il n’appartient à aucune coterie, aucun réseau. Né en 1956 à Moundou au Tchad, il vit depuis près de trois décennies en Suisse où il travaille dans une entreprise d’informatique. Auteur de trois ouvrages, Nénoton Noël Ndjékéry occupe, par la nature et par la qualité de ses écrits, une place originale dans le paysage littéraire du continent. En témoigne son dernier roman, *Mosso*, publié aux éditions Infolio, qu’il évoque ici.



Vous êtes l’auteur de *Sang de kola* et de *Chroniques tchadiennes*. Votre dernier livre, *Mosso*, est-il un roman issu d’une expérience personnelle, d’une observation ou est-ce le fruit de votre imagination ?

Mosso ne se veut pas la fidèle restitution d’une histoire avérée. Ce n’est pas non plus une œuvre de pure fiction. En somme, il intègre des pans entiers de faits vécus qu’on m’a rapportés ou dont j’ai été personnellement témoin, pans que j’ai rassemblés, puis agencés pour refléter les états d’âme d’une certaine jeunesse d’aujourd’hui ballottée entre l’Afrique et l’Europe. Autrement dit, il s’agit d’un édifice dont les briques sont taillées dans la chair vive du réel et le ciment puisé dans la sève de mon imagination.

Et la diya dont il est question dans le livre, est-elle encore actuelle au Tchad ou est-ce une ancienne tradition ?

La diya, ou prix du sang, est ce qu’une personne fautive est tenue d’offrir en compensation à la partie lésée. C’est une pratique empruntée de longue date au droit musulman et qui, dans la gabegie où se débat le Tchad depuis 50 ans, s’est progressivement vidée de son sens symbo-

lique et marque désormais à la culotte le système judiciaire officiel. Elle imprègne et parasite aujourd’hui nombre de démarches visant au règlement des contentieux. Elle ne s’incline pas d’emblée devant un verdict prononcé par un juge assermenté. Même acquitté par ce dernier, tout suspect a généralement intérêt à verser en douce la diya à la partie plaignante sous peine de subir une impitoyable vendetta. Des deux camps en présence, c’est toujours le plus proche du cœur du pouvoir en place qui verra le litige tranché en sa faveur. Cette

politique du deux poids deux mesures introduit de facto une justice à vitesses multiples qui pollue les rapports entre Tchadiens.

Vous êtes ce qu’on pourrait appeler un « journaliste du dimanche ». Cette expérience journalistique a-t-elle contribué à l’efficacité stylistique de ce roman percutant ?

Je ne saurais revendiquer le titre de journaliste, même assorti de l’exotique modérateur « du dimanche ». En vérité, je ne suis qu’un contributeur occasionnel du bimestriel culturel *Carrefour de Ndjamena*. Par contre, je suis un gros consommateur de journaux. L’un dans l’autre, il va sans dire que tout ce que j’ai pu glaner d’expériences en écrivant dans des revues d’étudiants d’abord, puis dans des publications de plus grande envergure a indubitablement contribué au même titre que toutes mes lectures à forger le style que l’on retrouve dans *Mosso*. De plus, dès mon très jeune âge, j’ai toujours adoré écouter les gosstar (c’est ainsi qu’on appelle les griots au Tchad) et le brio de ces maîtres de la parole a indubitablement influencé ma façon de conter.

L’action du roman se déroule entre le Tchad et la Suisse. Est-ce là un hommage à vos deux « patries » ?

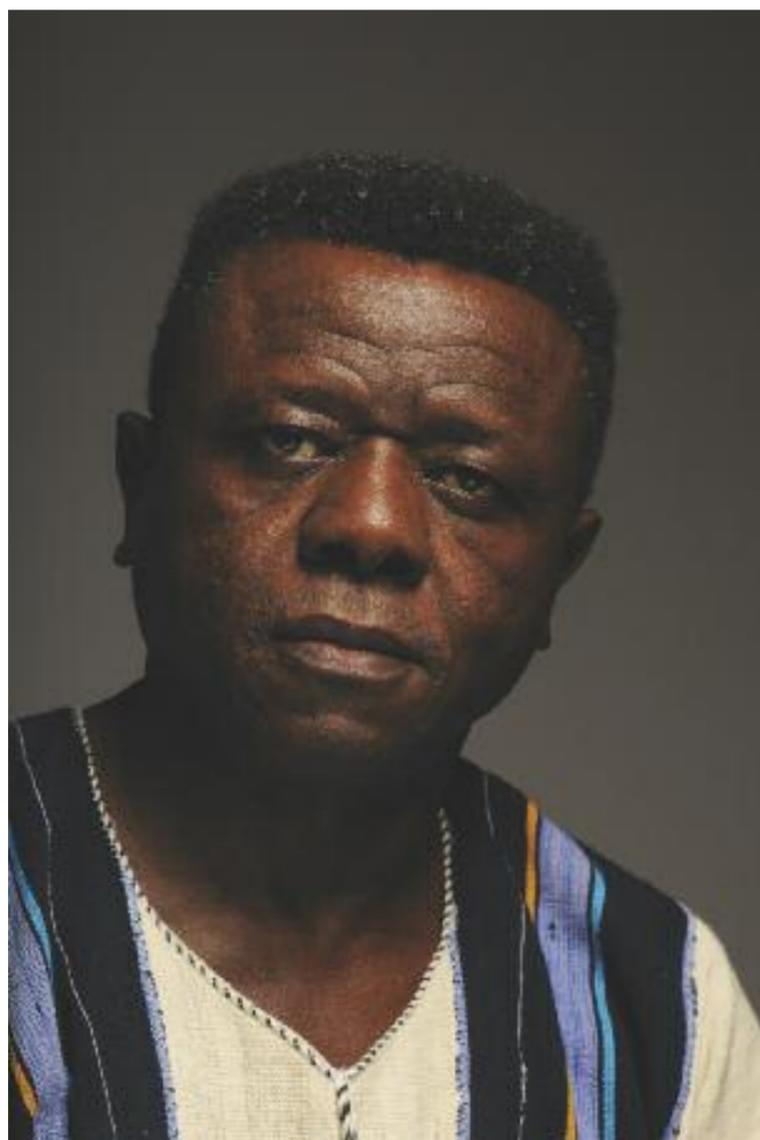
Effectivement, le fait que ce roman soit un pont virtuel jeté entre mon pays d’origine et mon pays d’adoption renvoie à un hommage en creux, un hommage sur le registre « qui aime bien châtie bien ». Car le Tchad autant que la Suisse n’y apparaissent pas toujours sous leur meilleur jour. Les travers d’un côté comme de l’autre sont stigmatisés sans complaisance.

Du reste, ce roman chevauche plusieurs cultures : la tradition, le monde musulman, la modernité occidentale et ses violences. *Mosso* reflète-t-il réellement « une certaine mondialisation » comme le dit la quatrième de couverture ?

Mosso élargit son champ d’investigation au monde entier en convoquant à la barre deux prostituées tchadiennes, deux brasseurs d’affaires suisses, un diplomate français, trois membres supposés de la pègre russe et, pour tenter de dénouer le fil des relations tissées au sein de ce groupe cosmopolite, un quotidien gratuit *Quinze minutes* qui, à en croire son titre, ambitionne de révéler en 900 secondes les ressorts intimes du monde tel qu’il va. On passe donc de

l’arbitraire qui règne ouvertement en Afrique au déni de droit plus souterrain qui s’exerce dans une Europe écartelée entre ses aspirations humanistes et sa boulimie consumériste. Une Europe qui, pour emprunter l’expression d’Aimé Césaire, n’a de cesse de « ruser avec ses principes ». C’est sous ce kaléidoscope d’individus, de lieux et de cultures que se dessine en filigrane le constat que la criminalité tisse bien plus vite ses filets autour de la terre que la nécessité d’un partage plus équitable des

Les gosstar ont indubitablement influencé ma façon de conter



Nénoton Noël Ndjékéry

ressources de la planète. Pris sous cet angle-là, *Mosso* se veut assurément le reflet en clair-obscur d’une certaine mondialisation.

Peut-on dire que *Mosso* est un roman de formation ?

Il y a dans ce livre quelque chose qui tient du passage de la chrysalide à l’imago. En effet, on y suit Dendo depuis ses tourments d’adolescente à l’épreuve de la puberté jusqu’à ses tribulations de veuve exilée en Europe en passant par son cynisme de pute pour papys gavés de vrai-faux Viagra de Ndjamena. Il réunit donc toutes les caractéristiques d’un roman de formation.

De nombreux lecteurs aimeraient savoir quels sont vos écrivains de prédilection ?

A vrai dire, je n’ai pas d’écrivains de

prédilection au sens strict du terme. Je leur préfère des livres de chevet, c’est-à-dire des textes qui m’ont particulièrement touché, ébranlé ou édifié dans mon cheminement.

Cahier d’un retour au pays natal d’Aimé Césaire, *Nations nègres et culture* de Cheick Anta Diop, *Les soleils des indépendances* d’Ahmadou Kourouma, *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, *La guerre de la fin du monde* de Mario Vargas Llosa, *Une saison blanche et sèche* d’André Brink ou *Gioconda* de Nikos Kokantzis pour ne citer que ces titres-là.

Propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa

ŒUVRE COLLECTIVE

Ainsi va la nuit aux éditions Voix d'encre, collection « Bouche à oreille »

« La nuit entra dans la maison, accrocha son manteau à une patère et s'installa dans un fauteuil. » C'est ainsi que s'ouvre l'ouvrage collectif *Ainsi va la nuit*, avec la signature de dix-sept auteurs et de quinze artistes.

Parmi eux, on retrouve le Congolais Hugues Eta, auteur, entre autres, de *Mourir pour naître* (Éd. La Bruyère), et l'éditeur Alain Miquel qui publie un texte, également inspiré des nuits brazzavilloises, *La Traversée des douze heu-*

res noires, titre tiré d'une expression de Victor Hugo dans *Les Misérables*.

Pour ce huitième numéro, les éditeurs Alain Miquel et Jörg Hermle ont invité les auteurs et artistes à donner leur version personnelle de la puissance de la nuit, de la lumière de l'ombre, ainsi que le résume la quatrième de couverture de ce numéro : « *La nuit nous plonge dans un nouvel espace-temps pour un autre vécu. Cela va de la quiétude réparatrice, de l'illusion, de la facétie, de la fête jouissive ou encore de la solitude jusqu'à la peur nocturne et la ruine des repères. Tout redevient possible au cœur de la nuit. Tout s'emballa ou*

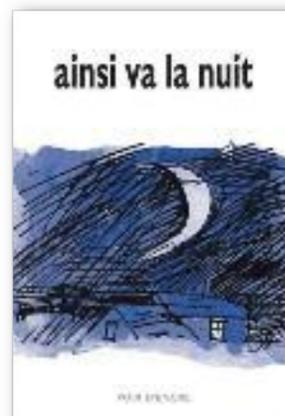
se calme, c'est selon. Multiple, la nuit revient chaque jour et reste inachevable. Nous venons de la nuit et finissons par y retourner. »

Une fois entré dans cette nuit qui est partout sans être jamais la même, on découvre comment, à Paris, cette nuit « s'ébranle », « respire », « bouge », « flotte », « complot », pendant qu'au Caire, sur la place Tahrir, « des contestataires pacifiques » y demeurent « pour conquérir la liberté à la lumière des flambeaux et des cris de la nuit » écrit Alain Miquel dans sa *Traversée des douze heures noires*.

À Brazzaville, l'auteur se faufile dans

les quartiers noirs, où « les pannes d'électricité sont à répétition ». Il découvre des silhouettes « indistinctes presque invisibles prêtes à disparaître [...], fantômes singuliers qui vous frôlent à l'improviste au milieu de sons de voix et de musique [...], qui rassurent dans cette obscurité, qui rajoutant de la nuit à la nuit en pleine ville paraît comme une nuit des origines pleines de facéties », écrit-il avant d'évoquer l'atmosphère nocturne de Calamonaci, en Sicile.

« *Nuits d'étreintes* », « *nuit salvatrice* », « *nuit opaque* », décrites dans une écriture poétique même lorsqu'il ne s'agit



pas de poème proprement dit, que l'on retrouvera vers la fin de l'ouvrage, dans *Cécité* de Hugues Eta illustré par Eduardo Zamora. Un court texte qui signe l'alliance de la Lune et du Ciel avec cette Terre aux yeux bandés.

L'ouvrage s'achève par un monologue, La reine des morts crache

un os dans la soupe, du metteur en scène français Pierre Notte. Un texte qui détonne et rompt avec les précédents par sa rudesse. L'éloge de la mort qui y est fait, soutenu par l'illustration de crânes nus, serre la gorge. Heureusement, c'est ici la sortie.

Meryll Mezath

PORTRAIT

De mémoire meurtrière

Le génocide rwandais de 1994 a donné et donnera encore lieu à une production littéraire abondante, tant dans le domaine des sciences humaines et sociales que dans les témoignages et la fiction.

On garde en mémoire les ouvrages remarquables de Boubacar Boris Diop comme *Murambi, le livre des ossements*, *L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjo, *La Phalène des collines* de Koulsy Lamko ou encore *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo. Tous ces ouvrages ont été publiés dans le cadre de l'opération « *Rwanda, écrire par devoir de mémoire* » qui avait convié ces auteurs parmi d'autres à se rendre sur les lieux du massacre en 2000. Du côté des témoignages, figurent notamment les écrits de Yolande Mukagasana, qui a survécu au massacre mais dont le mari et les enfants ont été assassinés (*La Mort ne veut pas de moi ; N'aie pas peur de savoir ; Les Blessures du silence*) ou encore, le travail de Jean Hatzfeld, reporter au Rwanda à l'époque du génocide (*Dans le nu de la vie ; Une saison de machettes et La Stratégie des antilopes*).



Gilbert Gatore

Né en 1981 au Rwanda, Gilbert Gatore a fui le pays avec sa famille pour se réfugier d'abord en République démocratique du Congo (1994), puis en France (1997), où il a fait des études supérieures à Sciences-Po Lille puis à HEC.

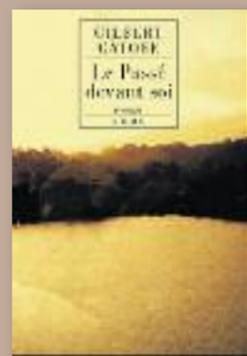
Tout au long de ces années de périples, entre refuge et déracinement, il a tenu un journal de bord qui lui sera confisqué par des militaires peu scrupuleux.

C'est en 2008 que paraît son premier roman, *Le Passé devant soi*, qui obtient l'assentiment de la critique et le prestigieux Prix Ouest-France-Étonnants Voyageurs la même année. Le titre, on le devine, renvoie à Émile Ajar, alias Romain Gary, qui publia en 1975 *La Vie devant soi* et se vit couronné du Prix Goncourt.

D'emblée, le roman de Gilbert Gatore, par son titre et son incipit, érige la puissance de la mémoire en principe de vie : « *Cher inconnu, bienvenu dans ce récit. Je dois t'avertir que si, avant de mettre un pied de-*

vant l'autre, il te faut distinguer le sentier incertain qui sépare les faits et la fable, le souvenir et la fantaisie ; si la logique et le sens te paraissent une même chose ; si, enfin, l'anticipation est la condition de ton intérêt, ce voyage te sera peut-être insoutenable. »

En effet, dans ce récit sans lieux ni dates, se superposent les destins de deux morts-vivants : celui d'une jeune femme d'origine rwandaise, la belle et brillante Isaro, enfant miraculée du génocide et adoptée par des parents français alors coopérants au Rwanda ; en parallèle, celui d'un homme solitaire et muet réfugié dans une grotte et survivant parmi les singes, du nom de Niko. On ne sait pas ce



qui les lie. Mais, au fur et à mesure du récit, des bribes de leurs destins respectifs nous sont livrés. Nous comprenons que le personnage de Niko, né d'une mère morte en couches, n'a probablement de ce fait jamais prononcé un seul son ni un seul mot. Forgeron solitaire, enrôlé de force par les « Enragés volontaires » afin d'ex-

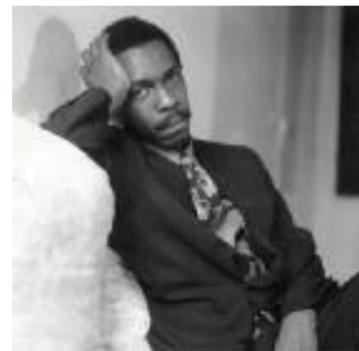
terminer les « Barbares », il est l'allégorie et l'incarnation de tous les génocidaires. Il est l'archétype des prisonniers qu'Isaro, hantée par son passé, est allée interroger au Rwanda. Une enquête réalisée dans le cadre d'une recherche universitaire et qui la mène sur les lieux de sa naissance. Puis, dans un deuxième temps, alors qu'elle est abandonnée par ses mécènes, son enquête la pousse à des errances au fond du pays, en compagnie d'un chauffeur de taxi avec qui elle connaîtra l'amour. Niko et Isaro sont tous les deux des survivants des massacres, bourreau comme victime, mais ils voient, dans des contextes totalement différents, leurs destins avortés à cause d'un passé insurmontable, car « *dans certains cas le choix ne se fait pas entre accepter ou refuser l'horreur ; y collaborer ou s'en distancer, mais entre être du côté de ceux qui la commettent ou de ceux qui la subissent. Deux options entre lesquelles il faut choisir.* »

Ce livre, rédigé à la manière d'une fable, est la preuve écrite que la mémoire à elle seule ne suffit pas à engendrer la paix ni la réparation.

N. P.

HOMMAGE

Bolya Baenga ou l'Afrique désenchantée



Bolya Baenga

Bolya Baenga s'est éteint il y a bientôt deux ans dans son quartier de prédilection : le douzième arrondissement de Paris, précisément dans un périmètre allant de la Gare de Lyon à la place d'Aligre en passant par la rue de Charenton. C'est là qu'il vivait, et c'est aussi là que se déroulaient la plupart des scènes de ses romans policiers, en particulier *La Polyandre* (1998) et *Les Cocus Posthumes* (2001) qui, au travers des enquêtes maraboutées de l'inspecteur rouquin prénommé Robert Nègre, illustraient à merveille l'univers des tractations mystico-politico religieuses entre « la racaille blanche et la canaille africaine », pour reprendre ses propres mots. Désiré Bolya Baenga, natif de Kinshasa, était le fils de l'une des figures importantes du mouvement séparatiste au Congo à l'époque de Joseph Kasavubu et Patrice Lumumba, le bien-nommé Paul Bolya que l'on retrouve dans les paroles d'Indépendance Tcha-Tcha : « Bolikango, Kasavubu, Mpe Lumumba na Kalondji, Bolya Tshombe, Kamitatu »...

A l'âge de vingt ans, Bolya Baenga arrive à Paris pour poursuivre ses études à Sciences-Po, avec l'appui de l'éminent professeur Elikia M'Bokolo qui restera son grand ami. Journaliste et consultant politique, il connaissait parfaitement les arcanes politiques de la Francophonie et mettait un point d'honneur à apporter un éclairage sans concession aux maux qui rongent son continent d'origine. *Afrique : le maillon faible* (2002) ou bien encore son dernier essai intitulé *La Profanation des vagins* sur le viol systématique des femmes durant la guerre civile dans la région des Grands Lacs : autant de titres coup de poing attestant d'un afro-pessimisme à toute épreuve. Bolya avait mal à son Afrique et avait su transformer cette lancinante douleur en une œuvre singulière. Il faut relire *Les Cocus Posthumes*, où les données anthropologiques flirtent avec les crimes rituels, où les marabouts remplacent les indics, où on donne à voir toute la barbarie d'hommes assoiffés de pouvoir et qui se régénèrent en buvant le sang de jeunes vierges dans des crânes d'enfants... Âmes sensibles s'abstenir. Ces plongées dans l'horreur, dans les réalités de l'histoire contemporaine que Bolya avait l'art de décrire avec une précision chirurgicale, l'ont peut-être conduit à partir bien trop vite, laissant une œuvre inachevée et une communauté intellectuelle édifiée par autant de détresse et de talent conjugués.

Nathalie Philippe



Willy Mouélé

Willy Mouélé, plus connu sous le nom de Willy Zekid, est dessinateur de bande dessinée, infographiste, scénariste et caricaturiste de presse. Figurant parmi les pionniers de la bande dessinée au Congo-Brazzaville, l'artiste

s'est fait connaître jusqu'à voir son nom inscrit dans l'édition 2010 du dictionnaire mondial de la Bande dessinée. *Le Sceau de l'Ange* est son premier roman.

1997. Brazzaville est en proie à une

Le Sceau de l'Ange la saga de Willy Mouélé

guerre civile sans précédent. Willy, le héros de cette fiction, est contraint à un exode forcé loin des frontières de son pays. De Brazzaville à Abidjan, Willy Zekid témoigne de son expérience de la guerre et de son long périple à la recherche de la paix. A travers une histoire d'amour, le lecteur voyage avec le héros, de l'Enfer – la guerre qui frappe de plein fouet son pays, le Congo – jusqu'au Paradis, ce havre de paix qu'il cherche pour lui et sa compagne.

Dans son récit, Willy est régulièrement confronté à des situations dures, invraisemblables, dont il se sort toujours comme si un ange bienveillant avait décidé de le protéger sur son chemin. D'où le choix du titre : *Le Sceau de l'Ange*. « *C'est une œuvre de fiction, mais qui s'inspire de ma vie. J'ai commencé à écrire des petites anecdotes et au bout de six mois, je me suis retrouvé avec trois cents pages* » se souvient-il. *Le Sceau de l'Ange* est un texte fort,

un témoignage poignant, mais relaté avec un humour qui rend la lecture plus fluide et plus aisée. Le récit de Willy Zekid parle de guerre, d'exode et d'exil, de mort et de sang, mais aussi d'amour et d'espoir. « *J'ai décidé d'écrire pour exorciser mes démons intérieurs. Avec l'espoir que mes souvenirs, une fois couchés sur le papier, accepteraient de libérer mon esprit torturé. Mon récit est simplement l'histoire de ma vie. Je souhaite en parler comme un témoignage. C'est la raison d'être de ce roman* » affirme-t-il en préambule de son récit.

Rappelons que Willy Zekid a fait ses débuts de dessinateur dans les pages du journal *Ngouvou*, au début des années 1990. Lorsque la guerre éclate à Brazzaville, il s'exile à Abidjan, où il dessine pour le journal *Gbich* et crée le personnage de Kofi Gombo, qui devient plus tard le héros d'un film à succès en Côte-d'I-

voire. En France où il s'est réfugié, il est découvert par *Planète jeunes*, magazine distribué dans toute l'Afrique francophone, et crée le personnage de Takef.

Willy Zekid se sent avant tout artiste. Et le moyen par lequel il s'exprime est fonction de ce qu'il souhaite véhiculer comme message. Pour raconter l'enfer qu'il a vécu, il utilise le roman : « *Je voulais faire autre chose que de la BD pour toucher un autre public. La BD s'adresse à ceux qui aiment lire et regarder des dessins. Le roman s'adresse à ceux qui aiment lire mais qui préfèrent se créer leurs propres images en lisant* » affirme-t-il.

Mais aux passionnés des œuvres du bédéiste, Willy Zekid promet : « *Mon aventure dans la BD est loin d'être terminée !* »

Aimée Nseyia



Patrice Nganang à la poursuite de la citoyenneté

Il écrit tous les jours. Comme nombre de ses contemporains ayant découvert et appréciant Facebook, il goûte le plaisir d'écrire avec des voix autour de lui. Lui, c'est Patrice Nganang. Installé à New York, l'écrivain camerounais a reçu en décembre dernier la mention spéciale du jury du Prix des Cinq Continents de la francophonie 2011 pour son dernier roman *Mont plaisant*, publié aux éditions Philippe Rey. Un ouvrage qui se lit comme une fiction critique de l'Histoire du Cameroun. Si l'auteur est heureux d'avoir reçu ce prix, il reste cependant sceptique sur le futur de la littérature africaine d'expression française. Pour quelle raison ? Comment son œuvre traduit-elle cette ambiguïté ? Décryptage avec Patrice Nganang.

Les dix dernières années ont vu de nombreux auteurs d'Afrique francophone couronnés par d'importants prix littéraires. Même s'il fait partie de ces heureux récipiendaires – « *cela ouvre encore plus l'espace de mon expression* » reconnaît-il –, l'écrivain camerounais prétend pourtant que ces distinctions ne suffisent pas à donner de la consistance à la littérature africaine.

La force de celle-ci demeure en ses capacités à fabriquer du point de vue

de l'Histoire, pour les générations futures, une « *littérature-vérité* » : « *La littérature doit dire la vérité à notre génération qui ploie sous le mensonge. L'enjeu est grand, car ces vérités sont nombreuses comme ces forces qui veulent nous faire croire que nous n'avons pas de futur, que l'Afrique est condamnée, que tout le continent veut foutre le camp et se retrouver à Paris.* »

Désormais, l'auteur clame la reconnaissance de la citoyenneté de sa génération. Une génération « *historique* » qui porte une parole vraie, affranchie de tout assujettissement : « *Je suis membre de la première génération d'Africains nés citoyens. Je n'ai été ni indigène comme mes parents, ni sujet d'Empire ou d'ailleurs, ni esclave comme certains de mes ancêtres. Le malentendu est sans doute que, citoyen de par notre naissance, nous devons encore devenir ce que nous sommes parce que nous avons grandi sous des régimes tyranniques.* » Cette ambiguïté qui se manifeste, selon lui, dans l'Histoire, en politique et dans sa relation avec la langue, Patrice Nganang en a fait l'objet de sa littérature. Mais sur la littérature africaine d'expression française, l'auteur dit son pessimisme : « *Elle est ratatinée* » explique-



Patrice Nganang

t-il. Puis d'ajouter, « *c'est vrai qu'elle ne m'inspire pas trop ces derniers temps, surtout celle qui est produite à Paris. Les auteurs plagient les autres, se battent pour paraître à la télévision française, pour être publiés par des maisons d'édition précises qu'ils prétendent grandes. Quelle étroitesse d'esprit, quelle sottise !* » Par ailleurs, il ne cache pas son admiration pour les écritures émergentes du Cameroun, dont les auteurs pratiquent parfois la littérature de manière dangereuse : « *La littérature me fait vibrer quand elle est courageuse et aujourd'hui au Cameroun, la littérature est aux avant-postes de la fabrication du futur. Voilà l'espoir. Voilà le futur de la littérature africaine.* »

Son dernier roman, en cours de tra-

duction dans plusieurs pays, a été écrit en anglais. Un choix qui n'est pas lié au multilinguisme de son pays mais plutôt à la difficulté de l'auteur à traduire en français la complexité historique et humaine des Africains. Ainsi dans un contexte où la langue française perd sa puissance face à l'anglais, l'auteur de *Temps de chiens* enfonce le clou : « *Le français est plein d'impasses. Les Camerounais de ma génération ont l'habitude de naviguer entre les langues pour se sortir des impasses imposées par la vie. Parmi ces impasses, il y a la difficulté à présenter en français des personnages africains de roman qui ne soient pas ridicules. C'est comme si l'auto-dénigrement, qui est un héritage infâme hérité de Kourouma, était devenu le second vêtement de la littérature*

francophone. Comme si le chemin des Africains était connu d'avance : départ d'Afrique, arrivée à Paris, bamboula afro-française, parisienne de préférence, et on n'en parle plus ! Comme si la simplicité des histoires africaines devait être le maître mot : roman rapide, histoire cocasse, filiforme, deux cents pages au plus, pour la plage au mieux. Le français est devenu une prison et l'Afrique un sujet de vacances. »

Célébrée par Senghor et magnifiée par Césaire, la langue française, dite langue du colonisateur, reste cependant pour Patrice Nganang la langue du citoyen camerounais qu'il est. Il la souhaite émancipée sans qu'elle mène pour autant la littérature africaine à suivre les traces de Céline : « *Il ne devrait pas être honteux de rejoindre l'espace francophone comme c'est le cas aujourd'hui. De grands écrivains, dont nous avons appris les textes à l'école, ont illustré la langue française, comme Victor Hugo par exemple. La France a de belles œuvres à nous offrir. Le premier texte qui a fait de la citoyenneté un concept universel est écrit en français* » reconnaît-il. Si de nombreux auteurs du Continent visent le grand public à travers des sagas d'une puissance imaginative remarquable, l'auteur de *Temps des chiens* s'intéresse plutôt à une littérature plus sérieuse et plus grave. Prenez un peu d'oxygène avant de vous y plonger !

Meryll Mezath

INTERVIEW

De la vie à l'œuvre



Né à Kinshasa à la fin des années 1980, Serge Amisi n'est pas encore sorti de l'enfance que son pays sombre dans la guerre. Démobilisé en 200, c'est à Kinshasa qu'il écrit en lingala ses premiers carnets avant de publier en 2011 *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain*, aux éditions Vents d'ailleurs. Le livre est un récit troublant qui révèle la complexité humaine sans toutefois remettre en question notre confiance en l'homme et au monde.

Quand as-tu commencé à écrire ?

Après l'armée, j'étais poursuivi par toutes sortes de visions. Je n'arrivais plus à distinguer si c'était des cauchemars ou la réalité. Ces visions m'ont tellement hanté que j'ai commencé à écrire pour m'en délivrer. J'avais aussi besoin d'écrire pour pouvoir garder le souvenir de ce que j'avais vécu et le représenter dans ma sculpture. Il m'était plus facile de le faire en lingala qu'en swahili. Mais je ne savais pas alors que j'en ferai un livre.

En français, ton ouvrage s'intitule *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain*. Qui a trouvé ce titre ?

J'ai trouvé moi-même ce titre. En fait, le premier que j'avais proposé n'était pas en bon français. J'avais voulu écrire : « Souvenez-vous de moi, l'avenir de demain ». Ces mots me plaisaient. Mais quelqu'un m'a dit que l'avenir et demain avaient le même sens en français.

Je voudrais revenir au point de départ de ton histoire, au moment où tu suis ton père à Kisangani. Tu étais vraiment petit. Pourtant ton père a décidé de t'emmener avec lui. Pourquoi n'es-tu pas resté avec ta mère ?

Mon père était un militaire de Mobutu. Et chez nous, les militaires ne sont pas comme ici. Ils ont le pouvoir. Ma mère, enseignante, ne pouvait pas s'opposer à mon père.

Et toi, avais-tu une préférence car tu ne le dis pas vraiment dans ton livre ?

Je voulais partir, prendre l'avion, voyager. Je m'attendais à vivre une vie nouvelle, même si les choses se sont passées autrement.

Est-ce que tu dis tout dans ton livre ?

Non, car les gens ne me salueraient plus dans la rue ! J'ai fait très attention à la forme pour être sûr d'être bien compris de mes lecteurs, même si au début, j'écrivais pour moi, à ma manière et selon ma façon de réfléchir. Cela dit, il y a certains passages que j'ai aggravés et d'autres où je ne

suis pas allé trop loin. Je les ai édulcorés car si j'avais vraiment raconté comment les choses s'étaient passées, j'aurais été arrêté.

Quelle place tient l'art dans ta vie ?

L'art est un monde qui m'a permis de penser et de voir les choses autrement. Cela m'a permis de continuer et j'espère faire plus que ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je reçois beaucoup de critiques qui me font avancer. Ce que je connais de l'art est lié à la philosophie. C'est un petit dieu ou un demi-dieu. Ce que l'art crée n'existait pas avant. De même, l'artiste fait apparaître des formes qui n'existaient pas. Aujourd'hui, l'art tient une place fondamentale dans ma vie mais je ne sais pas si je pourrai continuer. Je l'espère ! En France, peut-être, cela reste possible.

Comment ton livre a-t-il été accueilli à Kinshasa ?

J'ai eu des critiques, je m'y attendais. En écrivant ce livre, je n'ai pas voulu remettre en cause la vie des autres. Je ne voulais qu'écrire ce livre. J'ai changé le nom des personnes, j'ai inventé. Je sais qu'on me prend pour un « embrouilleur », comme si je n'avais pas sacrifié mon enfance pour mon pays ! « Non mais, qu'est-ce qu'il va raconter celui-là ! » disent certains.

Patrice Yengo, Julie Peghini et Nicolas Martin-Granel

Lire l'intégralité de l'interview dans le numéro 32 de la revue *Études Littéraires Africaines*, décembre 2011, Dossier « Récit d'enfant soldat, images et langages ».

« Fragments »
la collection
des nouvelles
voix

Jean Luc Rahimanana,
directeur de la collection
"Fragments" aux éditions
Vents d'ailleurs



Dans la remarquable maison d'édition Vents d'ailleurs, il n'est guère étonnant de trouver à la tête de la jeune collection « Fragments », l'écrivain malgache Jean-Luc Aharimanana.

Figure emblématique de la littérature malgache, il a d'abord été journaliste puis professeur avant de se consacrer entièrement à l'écriture. Il est l'auteur de nombreux textes de théâtre dont *Les cauchemars du gecko*, présenté en Avignon en 2009, ou de *Madagascar 1947* qui a fait l'objet d'une censure d'État. Désormais directeur de la collection « Fragments », c'est en lecteur averti qu'il poursuit son engagement en publiant des écrivains qui n'acceptent aucun compromis et ne craignent pas d'aborder des sujets sensibles.

La puissance d'un livre ne se mesure pas aux nombreuses années de labeur de son auteur et un jeune écrivain peut être tout aussi fascinant que ses aînés.

Audacieuse et « avant-gardiste », la Collection « Fragments » des éditions Vents d'ailleurs a compris cela en gardant une oreille attentive à l'écho du monde, en s'inscrivant directement dans le contemporain pour faire entendre d'autres discours. Il suffit de voir le choix qu'a fait Jean-Luc Raharimanana de publier le livre de Serge Amisi *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain*, où l'on entend la parole d'un enfant et non celle d'un quelconque spécialiste. « Très souvent, en Afrique, les "spécialistes" parlent à la place des Africains. Les "spécialistes" ne disent pas toujours n'importe quoi, mais dans la collection "Fragments", chez Vents d'ailleurs, nous estimons qu'il faut entendre aussi ces voix qu'on étouffe trop souvent » explique Jean-Luc Raharimanana. Cette posture délicate produit néanmoins des textes originaux et garantit une attention particulière à l'œuvre. Avec parfois un accompagnement dans la durée avant de mettre le point final. Serge Amisi a d'abord écrit un texte en lingala qui, dans sa version initiale, « compte plus de mille pages manuscrites ». Saisi par la qualité de l'œuvre et l'originalité du lingala, « une langue exceptionnelle qui réinvente le français », Jean-Luc Raharimanana retravaille avec Serge la version finale du livre après que celui-ci a traduit oralement le texte à Jean-Christophe Lanquetin, « ce travail, de l'écriture en lingala à la version finale en français, a pris près de sept ans ».

Cet engagement soulève la question du rôle de l'éditeur dans la création littéraire. Le cas très particulier de

Serge Amisi révèle dans quelle mesure l'éditeur peut être amené à s'impliquer dans le processus de création d'une œuvre. Jean-Luc Raharimanana qui a remanié le texte de Serge Amisi, le confirme : « J'ai fait ressortir la force de la narration et de la langue de Serge Amisi, c'est-à-dire le caractère brut des transcriptions pour amener ce témoignage vers le récit littéraire. J'ai réorganisé également les chapitres. Il n'y en avait pas dans la version d'origine, c'était un récit d'un seul bloc, partagé néanmoins en plusieurs cahiers. »

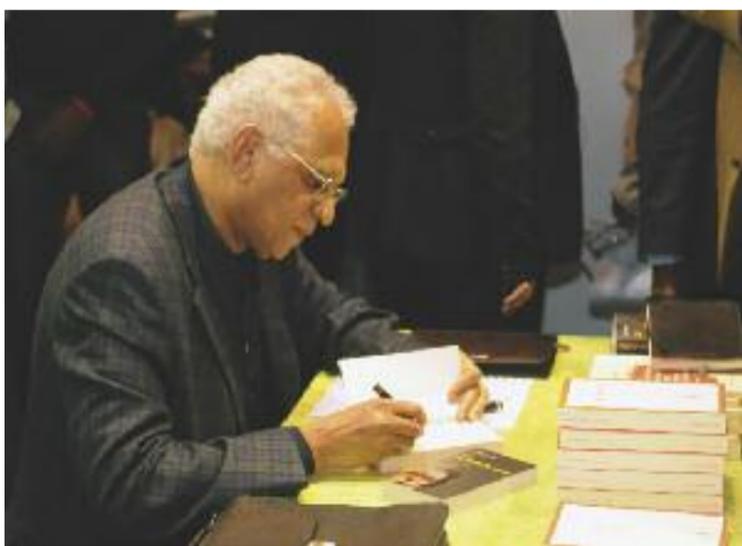
Lorsqu'il évoque ce qui a retenu son attention dans le livre de Serge Amisi, Jean-Luc Raharimanana souligne d'abord la qualité de la narration, puis « bien sûr ce que le livre raconte : un enfant livré à la guerre et qui témoigne de l'histoire récente de toute une nation, sinon d'un continent car la guerre du Congo fut une guerre continentale qui a engagé plusieurs pays africains. C'est un livre qui doit nous faire réfléchir sur la cruauté de la guerre, sur l'inhumanité qu'elle implique. C'est aussi un livre d'espoir, car malgré les horreurs qu'il traverse, l'enfant-narrateur cherche toujours à s'en sortir et s'en sort. Il nous interroge sur les responsabilités de nos politiques, sur ce que l'homme peut faire à l'homme, sur ce que l'adulte peut faire aux enfants, comment il pervertit l'innocence de l'enfant pour en faire une véritable machine de guerre... Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain montre de l'intérieur comment l'enfant est manipulé, drogué, violé, pour devenir un "kadogo". C'est un livre qui nous apprend beaucoup plus que les reportages ou les romans-fictions ».

Meryll Mezath, Aimée Nséya

Une enfant de Poto-Poto

ou la douce mélancolie des tropiques

A 74 ans, Henri Lopes, né à Léopoldville, est sans conteste une mémoire vivante de la littérature africaine d'expression française. Auteur de huit romans et d'un recueil de nouvelles, *Tribaliques*, pour lequel il a reçu dès son entrée en littérature, en 1972, le Grand Prix littéraire d'Afrique noire, l'écrivain congolais revient cette année avec *Une enfant de Poto-Poto*, publié aux éditions Gallimard, Collection « Continents noirs ».



Henri Lopes

Tribaliques, votre recueil de nouvelles paru en 1972, procédait avec gravité à une critique, entre autres, du tribalisme. Cette fois, *Une enfant de Poto-Poto* célèbre l'amour, l'amitié et le métissage. Le tout sur un ton léger. Peut-on mettre en perspective ces deux livres ?

Votre question m'amuse ! Je reviens d'Abidjan où je suis connu comme l'auteur d'un seul ouvrage, *Tribaliques*. Une identité qui me confère là-bas une popularité au-delà de ce que je pourrais imaginer dans mon propre pays. Souvent, *Tribaliques* m'a servi de visa, de mot de passe, pour pénétrer dans certains territoires et forcer des huis clos. Ce recueil de nouvelles a-t-il été écrit sur un ton grave ? Si oui, c'est à mettre sur le compte du manque de métier. Malgré ses qualités, il s'agit d'une pièce mal poncée. Le jeune artisan qui l'a sculptée était encore emprunté. Il n'avait pas encore compris que les choses les plus sérieuses ne se traitent bien qu'avec une dose d'humour. Mais peut-être sont-ce les questions posées dans ce livre qui sont graves. Pas le ton. Si en revanche le ton d'*Une enfant de Poto-Poto* peut paraître léger, c'est que je me suis fourvoyé. Je n'ai pas réussi à faire ce que je voulais. Je souhaitais offrir un récit alerte, souriant, mais non sans une certaine profondeur ; un récit dont certains passages poussent à la réflexion. Bien sûr que l'on peut mettre en perspective ces deux ouvrages : l'opus d'ouverture et le morceau en bout de chaîne. En n'omettant toutefois pas de rappeler

que, entre les deux, il y a eu d'autres productions ; qu'entre le premier et le dernier ouvrage, il y a une marque de fabrique reconnaissable, mais aussi une évolution. Due à plusieurs raisons, dont le métier n'est pas la moindre !

Brazzaville est certes présente dans *Une enfant de Poto-Poto*, mais on voyage beaucoup dans ce roman, qui se déroule sur trois continents. Cette errance littéraire est-elle fortuite ou participe-t-elle du métissage ? Ou bien obéit-elle simplement aux exigences des personnages ?

Ce va-et-vient sur trois continents répond d'abord à la logique interne du récit. L'horizon des intellectuels congolais sous la colonisation – ceux qui se nommaient les « évolués » – était limité aux frontières de l'Afrique Équatoriale Française (Congo, Gabon, Oubangui, Tchad) sur lequel se greffait un rêve de « Métropole », c'est-à-dire de France. A partir de 1945, les intellectuels en herbe, c'est-à-dire les étudiants, entrent dans la diagonale Congo-France : deux continents. Avec l'Indépendance, l'éventail des bourses offertes est plus ouvert, d'autres horizons apparaissent. Kimia, mon héroïne, est envoyée en Amérique de manière fortuite : trois continents. Cela la rend plus proche de son professeur, son mentor, à la limite son Pygmalion, un mulâtre à la peau si blanche, aux yeux si bleus, à la chevelure si blonde qu'on le prend pour un

moundélé. Que le métissage soit une obsession chez moi, pourquoi le nier ? Je l'assume et le dépasse. Mais le dépassement n'est pas possible sans acceptation de, sans enracinement dans, son identité première... Mais vous m'amenez à m'égarer dans les sentiers compliqués de la réflexion philosophique, alors que je ne suis qu'un romancier : un conteur d'histoire.

Le personnage central du roman éveille les passions, amoureuses et littéraires, suscite des vocations. *Une enfant de Poto-Poto* peut-il être lu comme un « roman de formation » ? Vous êtes plus fort que moi dans la nomenclature littéraire. Je crois effectivement qu' *Une enfant de Poto-Poto* est un roman d'apprentissage. Du moins, pour une part. C'est aussi un roman sur la condition d'une génération. La mienne, la vôtre, celle des enfants de la diaspora. Des êtres venus d'Afrique et qui se font leur place dans le monde. Une génération prête à abolir les frontières pour se situer dans l'essentiel.

Franceschini meurt. Mais le roman est un hymne à la vie. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

Au cours de mon travail de création et d'écriture, je ne me pose pas ce genre de question. En tout état de cause, il est légitime que le lecteur la soulève. Sans doute devrais-je, moi aussi, le faire... J'espère que les lecteurs accueilleront ce texte dans les mêmes dispositions que vous et entendront un hymne à la vie. Pour ne pas éluder votre question, je pourrais dire, avec légèreté, qu'il s'agit là encore d'une fusion des contraires, d'un métissage ou, de manière pédante, qu'il s'agit d'un moment de la dialectique ou l'objet se change en son contraire. Plus simplement, je dirais que tel est le cours des choses, qu'ainsi va la vie. Un fleuve qui, après avoir bondi et dansé en sarabande du côté du Djoué, coule et court irrémédiablement vers son embouchure et se dissout dans l'océan. La mort est un moment du cycle de la vie. La vie est

remplie de morts. La population des morts, dans les cimetières, dans les fosses communes, ou pulvérisés dans l'atmosphère, depuis le début de l'humanité, est de loin supérieure à la population des vivants de la planète. Nous mourrons pour laisser de l'espace vital à nos descendants. La résurrection du Christ est peut-être une métaphore du panthéisme général auquel nous participons. La philosophie populaire des peuples bantous accepte et assume ce paradoxe. Lors des *matangas*, ces veillées funéraires dont la fonction est d'aider les parents en deuil à supporter leur douleur, on danse, on chante et même si, dans ces moments, les mélodies et les rythmes expriment la tristesse, il y a certains moments où la frontière entre le chagrin et l'hymne à la vie devient ténue, voire inexistante. *Une enfant de Poto-Poto* est un texte que j'ai écrit et réécrit un nombre incalculable de fois. Mais la partie relative à la mort de Franceschini s'est imposée à moi dès la première version et, à des détails insignifiants près, elle n'a pas été changée au cours des différentes toilettes que je lui ai fait subir. Pardonnez la formule un peu grandiloquente, mais il s'agit de pages nées d'un éblouissement.

La musique congolaise habite, traverse ce roman. Cette référence quasi obsessionnelle à ce que l'on appelle joliment sur les deux rives du Congo les « merveilles du passé » ne témoigne-t-elle pas finalement d'une certaine nostalgie, voire d'une mélancolie douce ?

J'ai toujours été frappé par la place de la rumba dans la vie de mes compatriotes. Que vous soyez accueilli à Paris, à Ouagadougou, à Moscou ou à Los Angeles, disons loin, très loin du pays, par un Congolais, que celui-ci soit marmiton, « sapeur », professeur de philosophie ou de physique nucléaire, huissier ou ambassadeur, dès qu'il fera démarrer sa voiture, ce n'est pas le bruit du moteur que vous entendrez, mais la dernière rumba à la mode ou un pot-pourri des « mer-

veilles du passé ». La rumba congolaise est le manioc et le piment quotidiens de nos compatriotes. Leur adjuvant alimentaire, leur hygiène de vie, leur carte d'identité intrinsèque. La congolitude de Franceschini – ce personnage à la peau blanche et à l'âme nègre – s'exprime et s'impose justement le soir où ce *moundélé* non seulement danse comme un enfant du village, mais surtout entonne « en langue » une rumba oubliée de notre patrimoine musical. Hymne à la vie équatoriale ou douce mélancolie des tropiques ? C'est au lecteur d'en décider.

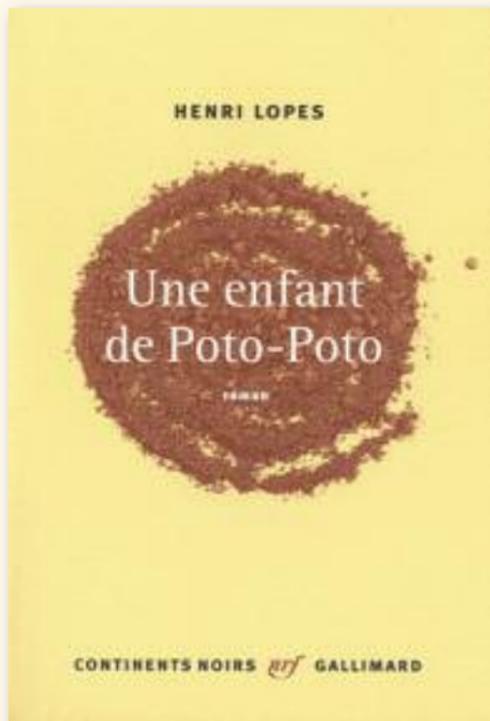
On entend les personnages dans *Une enfant de Poto-Poto*. C'est un roman du « parler-écrit » dans lequel les dialogues jouent un rôle capital. Partagez-vous cette impression de lecteur ?

Merci de le souligner. C'est un effet voulu. Ma différence avec mes confrères du Continent est de n'en avoir pas fait un effet baroque. Si vous m'autorisez à reprendre, et à m'approprier, votre belle formule du « parler-écrit », je dirais que j'ai tenté de rendre classique le « parler-écrit » des enfants de Poto-Poto.

Quels sont les projets littéraires d'Henri Lopes ?

Marquer une pause dans la fiction pour écrire mes mémoires. Beaucoup d'amis, de nombreux lecteurs, les membres de ma famille me le réclament. A mon âge, la sagesse me le réclame. C'est une entreprise plus difficile qu'il ne paraît : ne pas tricher, ne pas mentir, ne pas sombrer dans le goût du sensationnel ou le beau rôle, ne pas verser dans la complaisance, peindre les trois versants de ma vie – publique, privée, littéraire... Et si Dieu me prête vie, force et lucidité, écrire encore quelques romans. Mais je suis bien gourmand...

Propos recueillis par
Boniface Mongo-Mboussa



Une enfant de Poto-Poto

Extrait

“

Certains nous appelaient les enfants *dipanda*, un mot forgé pour traduire indépendance en langue. J'avais alors dix-huit ans, Pélagie un peu plus.

J'ai conservé le numéro du *Courrier d'Afrique* qui relate les festivités de la nuit de *dipanda*.

À la une, la photo d'une foule en liesse. L'épreuve est de mauvaise qualité. En bas, dans le coin gauche, quelqu'un lève deux doigts. C'est Pélagie. À sa gauche, c'est moi, Kimia.

Les deux doigts ne sont pas des cornes sur la tête de la femme devant nous. L'idée d'une telle pitrerie ne nous aurait pas effleurées. Les deux doigts font le V de la victoire.

C'était le 15 août 1960. La nuit de l'Indépendance. La nuit des espoirs. Des espoirs insensés, soupiraient les parents.

Pour Pélagie et moi, il s'agissait plus d'une occasion de réjouissance que d'une date historique.

Attroupés sur la place de la Mairie, nous chantions, battions des mains, damions le sol de nos pieds. Pinçant leurs instruments électriques dernier cri, des musiciens en tenues chatoyantes imitaient les notes plaintives des guitares hawaïennes. Leurs sons se mêlaient au roulement des tam-tams et aux mélodies des groupes traditionnels.

À côté de nous, un rythme saccadé : les Babembés. Ils trépiignent et sautillent à la manière des enfants jouant au *dzango*, notre marelle. Un jeune homme accomplit des prouesses. Il arrête sa danse, pivote, barre le chemin à une jeune fille. La coquette joue les indifférentes et s'enfuit. L'entêté la poursuit, la rattrape. Elle le toise. Une séquence malicieuse déclenche les rires. Danseurs et spectateurs se renversent de bonheur, tapent dans leurs mains, pivotent, topent avec leur vis-à-vis.

Les Bacongós, ou les Balaris - je confondais ces deux tribus cousines et Pélagie s'en irritait -, miment des scènes de copulation. Sifflet à la bouche, un meneur de jeu donne la cadence, accélère le rythme, pousse les partenaires à bout de souffle. La crudité de la scène me choque. En même temps, me fascine. Les femmes s'agitent frénétiquement, la mine indifférente. Des condamnées aux travaux sexuels.

Encore plus loin, les Batékés en tenues écarlates avancent d'un pas royal. Les joues gonflées, leurs musiciens soufflent dans des cornes de bœuf. Ils en

tirent le son des sirènes des bateaux. Autour d'eux, des hommes et des femmes traînent des pieds en ondoyant du buste.

Le kébékébé des M'Bochis, dissimulé sous un pagne en raphia, tournoie à la vitesse d'une toupie, tandis que les Kouyous présentent une chorégraphie guerrière, la fameuse danse Ekonga.

C'est Pélagie qui m'avait entraînée sur la place de la Mairie.

[...]

À l'unisson, la foule a décompté les secondes qui nous séparaient de minuit.

«... 3... 2... 1... Oyé, oyé, oyé ! » Oyé ! Qui donc avait lancé la mode de cette interjection stupide ? Depuis quelque temps, elle s'était substituée à bravo, ou à vivat.

Des projecteurs se sont braqués sur le drapeau bleu, blanc, rouge. Au son de *La Marseillaise*, nous nous sommes figés. Un réflexe. Nous la connaissions par cœur, *La Marseillaise*. Aussi bien que la table de multiplication.

On entendait au loin la rumeur des rapides du Djoué.

Flasque, le drapeau français, a glissé le long du mât. Ma gorge s'est serrée. Une émotion absurde.

«... *abreweu* nos sillons.»

Le drapeau tricolore a disparu derrière une forêt de têtes. La fanfare a joué les dernières notes de *La Marseillaise*. Le chant de guerre avait les accents d'un chant de condamné.

Un chœur en aube blanche a pris place sur l'estrade. «Les Piroguiers du Congo», m'a chuchoté Pélagie. Comme si je ne les avais pas reconnus ! Notamment, le petit Laurent Botséké, dont on disait, chaque fois qu'il entonnait *Suzanna*, qu'il avait le timbre des séraphins. Un filet de voix aussi pur que celui de Tino Rossi, l'idole de nos parents. Tino, le chanteur français au charme envoûtant. Chaque fois qu'il roucoulait *Marinella*, les aînés consentaient à

faire une infidélité à la rumba et à exécuter des pas de valse, de tango, de boléro, des danses que nous trouvions drôles.

Devant la chorale, se sont placés au garde-à-vous, des garçonnettes et des fillettes en tenue de scouts, le cou noué de foulards à nos couleurs : vert, jaune et rouge.

Des coups de canon ont éclaté et un mouvement de panique a secoué la foule.

«Mam'hé ! encore leur guerre-là !... Comme en 1959 !...»

Dans la bousculade, Pélagie a perdu l'équilibre, j'ai voulu la soutenir, j'ai dérapé, j'ai eu peur d'être piétinée.

Le maître de cérémonie s'égosilla de nouveau. Toujours en lari.

Les cloches des églises Saint-François et Sainte-Anne, puis celles de la cathédrale du Sacré-cœur, ont carillonné. Ouf ! ce n'était pas la guerre.

Un éclat de rire a parcouru la foule rassurée.

Le long du mât montait un drap aux couleurs de saka-saka

- ou, si vous préférez d'épinard - d'orange et de pili-pili, disposées en diagonale.

Les Piroguiers du Congo, soutenus par la fanfare de la gendarmerie, ont entonné :

En ce jour, le soleil se lève...

Un grand bonheur a surgi...

Chantons tous avec ivresse...

« C'est quoi la chose-là ?

— Notre nouvel hymne, Kimia.»

Pas en langue, mais en français.

[...]

”

© Editions Gallimard, 2012

Certains nous appelaient les enfants dipanda, un mot forgé pour traduire indépendance en langue.

Qui est Henri Lopes ?

Pour ceux qui connaissent peu l'écrivain, il importe de savoir qu'il y a eu un premier Lopes, soucieux d'efficacité didactique et qui pensait se servir de l'écriture pour éduquer les masses. Dans ce premier versant de l'œuvre, on trouvera notamment un auteur engagé dans l'aventure politique du pays pour transformer les structures mentales de l'homme congolais. Avec *Tribaliques*, il obtient, en 1971, le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire. Pourtant, malgré ce succès, il abandonne la nouvelle pour se consacrer au roman. Il publie alors coup sur coup deux romans aux éditions CLE à Yaoundé (*La nouvelle romance* et *Sans tam-tam*), dans lesquels il fustige le tribalisme, le népotisme en politique et plaide en faveur

d'une réelle émancipation de la femme africaine. Ce combat pour les femmes reviendra dans son œuvre comme une sorte de leitmotiv.

En 1980, Henri Lopes quitte le gouvernement pour embrasser une carrière internationale avec un poste de très haut fonctionnaire à l'Unesco (1981-1997). Ses lourdes fonctions ne l'empêchent pas d'écrire. C'est ainsi qu'il publie, en 1982, aux éditions Présence Africaine, un ouvrage qui sera un best-seller. Le *Pleurer-rire* inaugure ainsi le second versant de l'œuvre qui se complexifie tout de même avec un traitement quelque peu singulier du miroir. De l'autobiographie, le lecteur ne trouve d'ailleurs que des bribes anti-biographiques, plus propices à brouiller le miroir qu'à

sanctifier un quelconque Narcisse. *Le chercheur d'Afriques* (1989) rapportera, à son auteur, un second Grand Prix littéraire de l'Afrique noire ! Mais aucun de ses quatre romans publiés au Seuil n'aura le succès du *Pleurer-rire*. Rappelons par ailleurs, que Henri Lopes a obtenu, en 1993, le Grand Prix de la Francophonie, décerné par l'Académie française, pour l'ensemble de son œuvre.

Henri Lopes est ambassadeur du Congo à Paris depuis 1998. Il dirige également la revue *Géopolitique Africaine*, dont il est l'éditorialiste attitré. *Une enfant de Poto-Poto* est son huitième roman.

R.S. Tchimbang

Berthet One, de la cellule aux bulles : ascension géométrique d'un bédéiste congolais

Sous le feu des projecteurs depuis sa sortie de prison, le Franco-Congolais Berthet One est le bédéiste du moment (il croque dans *Afriscope* et expose dans les beaux quartiers parisiens). Un artiste entier et demandé pour son travail et, avouons-le, pour son parcours un brin atypique. Incarcéré pendant cinq ans, c'est derrière les barreaux que l'ancien « graffeur » s'est révélé dans le 9^e art. Son album, *L'Évasion*, journal d'un condamné, raconte, non sans humour, l'univers carcéral. Une œuvre réussie et écrite pour ne plus jamais y revenir.

Après cinq années passées dans l'étroitesse d'une cellule bien rectangulaire, le Franco-Congolais Berthet One, 35 ans, a retrouvé la liberté grâce aux bulles de ses bandes dessinées. Son projet professionnel et artistique lui a ouvert les portes de la prison où il purgeait une peine de huit ans pour braquage. Le point final d'une période chaotique débutée en Seine-Saint-Denis, dans « l'univers super-urbain » du « 9-3 ». Malgré « des facilités », il rate sa scolarité, enchaîne petites puis grosses bêtises jusqu'au braquage. Un cercle vicieux qui l'envoie en prison, pour deux peines de deux et huit ans de prison. C'est entre quatre murs que Berthet One va finalement trouver sa vocation : la bande dessinée.

Ses influences sont Cabu, *Fluide Glacial* et *Hara-Kiri*

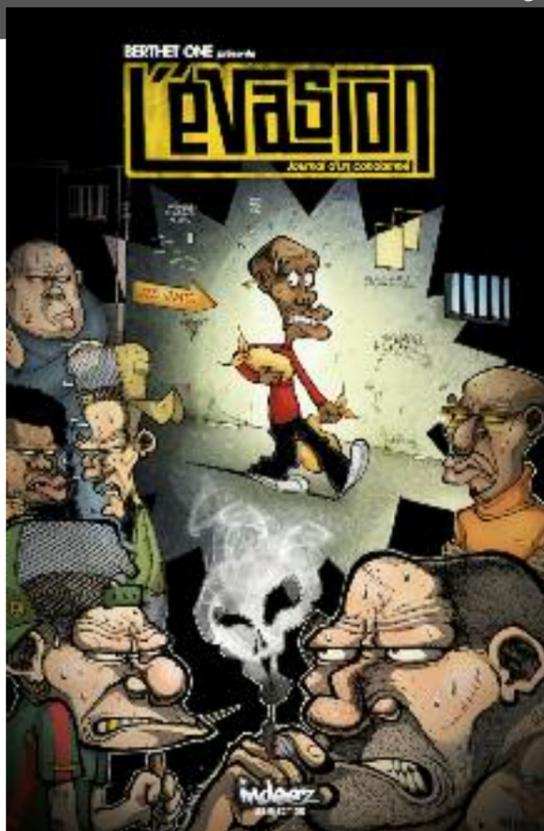
La caricature, Berthet One la découvre avec Cabu, qui le « fascinait en dessinant en direct au côté de Dorothee ». Ensuite, il poursuit son initiation avec « *Fluide Glacial*, *Hara-Kiri*, *Charlie Hebdo* mais aussi *Edika*, *Larcenet* et *Maëster* » : « J'allais à la bibliothèque pour lire des BD et des magazines ». Des influences que l'on retrouve dans ses traits et dans sa façon d'évoquer, avec humour et une pointe de cynisme, la vie carcérale. C'est ainsi qu'il peut aborder les sujets, souvent tabous, de la promiscuité, du viol, de la violence et de la récidive.

Grâce au dessin, il s'évade au quotidien...

Mise entre parenthèse avant la prison, sa passion pour la BD va lui servir d'échappatoire durant sa peine. En marge de son Bac et d'un BTS, il croque tout ce qui l'entoure. Codétenus, matons et une certaine Abigaëlle, héroïne d'un deuxième album à paraître en 2012. Séduit par les dessins de Berthet One, un gardien l'inscrit à l'atelier-dessin de l'établissement. Puis le pousse à participer à des concours hors des murs de la prison. Ses croquis se vendent bien. Et le font connaître dans le milieu de la BD. D'abord à l'exposition Talents Cachés en 2006, puis au concours Transmuraillées d'Angoulême en 2008, où il rafle le premier prix avec une planche « faite à l'arrache ».

... puis se forge un avenir professionnel prometteur

A sa sortie en février 2010, dans le cadre d'une liberté conditionnelle qui prendra fin en janvier 2012, il est conseillé par les managers d'amis rappers, Seyfu et Alibi Montana, et signe avec un éditeur, Indeez Urban Éditions. Il expose ses dessins dans les beaux quartiers de Paris (rue du Faubourg-



Saint-Honoré, Montmartre puis Quai des Grands-Augustins). Le 17 novembre, il sort son album, *L'Évasion, journal d'un condamné*, très bien accueilli par les critiques et le public. Alors que son prochain album, *Abigaëlle*, est déjà prêt, Berthet One multiplie les coups de crayons (*Afriscope*, *Respect Mag*) et donne des cours dans un collège d'Aubervilliers et à la PJJ (Protection judiciaire de la jeunesse). Médiatisé, il veut montrer aux jeunes issus des quartiers défavorisés que leur avenir leur appartient. Sans avoir à passer par la case prison.

Le retour au Congo, un coup de foudre et de nouveaux horizons

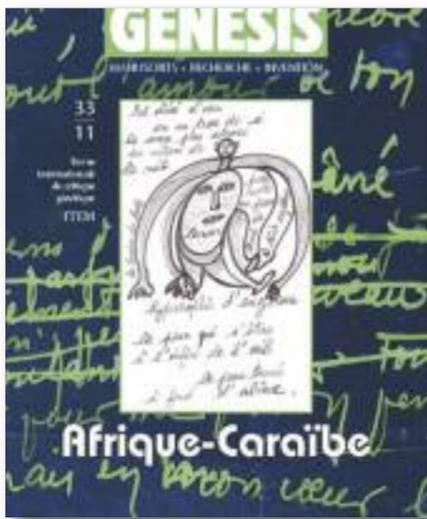
Et le Congo dans tout ça ? Ses parents en sont originaires, mais lui est né en France et a grandi à La Courneuve. Loin des réalités du pays. Le contact sera repris tardivement. Après sa sortie de prison, début 2010, Berthet envisage des vacances « bling-bling » au soleil pour rattraper le temps perdu. Mais c'est finalement au « bled » qu'il se rend pour assister au mariage de son frère. Une révélation pour lui. Malgré un séjour court, il « kiffe » et souhaite y retourner. Pour la famille, mais aussi pour transmettre sa passion et rencontrer les talents qui sont sur place. Berthet One déborde d'idées : « J'aimerais dessiner pour des journaux locaux, mais aussi écrire des sketches : sur moi que l'on appelle le moundélé ou sur les types qui paradent en Weston quand ils rentrent au pays, mais qui, en fait, mangent des chips toute l'année pour les acheter. » Si on lui demande, il rentrera « au pays pour apporter (s)es compétences, aider les jeunes pétris de talent et d'idées ». « Le talent et la créativité sont là, il faut juste les aider à se révéler. Je veux rendre au Congo ce qu'il m'a donné » explique-t-il, confirmant que son horizon s'est totalement élargi. D'une fenêtre à barreaux aux rives du fleuve Congo.

L'Évasion, journal d'un condamné, Indeez Urban Éditions. www.BerthetOne.com

Camille Delourme



Francophonie : le numéro 33 de la revue Genesis consacré à « Afrique-Caraïbe »



L'Institut des Textes et Manuscrits modernes, en partenariat avec l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF), a publié en décembre 2011 le trente-troisième numéro de la revue internationale de critique génétique, *Genesis*.

Édité par les Presses de l'Université Paris-Sorbonne, « Afrique-Caraïbe », le nouveau numéro de *Genesis*, soulève une problématique mal connue à ce jour, en ouvrant à la critique génétique un nouveau champ, celui des littératures francophones d'Afrique et de la Caraïbe. Si dans de nombreux pays du Sud, il existe des manuscrits à la fois riches de créativité lexicale et narrative, et importants politiquement,

ils tendent malheureusement à disparaître faute d'une bonne conservation. Ce numéro rend compte du travail entrepris par les chercheurs pour les sauvegarder et les valoriser.

Divisée en cinq rubriques, *Genesis* « Afrique-Caraïbe » réunit, sous la direction de Claire Riffard et Daniel Delas, d'importantes contributions. Ces contributions traitent des grandes questions théoriques et pratiques qui se posent aux généticiens mais elles livrent aussi des réflexions libres inspirées par l'histoire et l'actualité éditoriale du domaine génétique.

On y lira deux textes sur l'œuvre de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, écrits par Jean-Pierre Orban et Nicolas Martin-Granel. Tous deux proposent une approche génétique de l'œuvre de l'écrivain en partant, pour le premier, d'une comparaison entre Machin la Hernie et L'État honteux et, pour le second, de la métaphore du triangle utilisé par l'écrivain congolais dans *Le Quatrième côté du triangle*. Créée en 1992, la revue semestrielle *Genesis* vise à promouvoir le manuscrit littéraire comme objet scientifique et, plus généralement, à cerner les processus de la création dans la littérature, les arts et les sciences.

Roman : Carnet d'une enfance arrachée

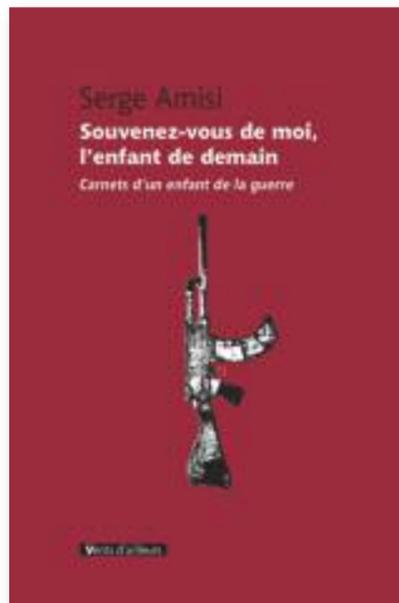
Dans un livre captivant, Serge Amisi revient avec une acuité remarquable sur sa vie d'enfant soldat.

Les guerres africaines ont inspiré de nombreux auteurs du Continent qui se sont emparés de ces réalités tragiques pour produire des textes denses et donner leur vision littéraire de ces conflits, souvent par le biais de la figure de l'enfant dans la guerre.

Citons *Allah n'est pas obligé*, d'Ahmadou Kourouma, *L'Aîné des orphelins*, de Tierno Monémembo et, très récemment, *Johnny chien méchant*, d'Emmanuel Dongala, adapté au cinéma sous le titre de *Johnny Mad Dog*.

Il manquait encore un livre écrit par un enfant soldat. C'est chose faite avec l'ouvrage de Serge Amisi, né à Kinshasa à la fin des années 1980, qui a pris le risque de partager son intimité et de dire la vérité, sous le couvert de la fiction. *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain*. *Carnets d'un enfant de la guerre*, paru aux éditions Vents d'ailleurs dans la collection « Fragments » dirigée par Jean-Luc Raharimanana, signe l'entrée en littérature de cet ancien enfant soldat.

En retraçant le parcours de nombreux enfants dans la guerre qui a opposé les soldats de Mzee Kabila à ceux de Mobutu dans l'Est de la RDC, l'auteur réussit à aborder de manière audacieuse la cruauté humaine : elle est incarnée ici par des chefs de guerre manipulant comme des marionnettes ces enfants arrachés à



leur famille et privés de leur enfance. En leur imposant pour seuls père et mère la kalachnikov...

Dans ce conflit, les enfants soldats servent de boucliers aux chefs de guerre. Ces derniers les incitent à se battre en leur faisant miroiter de vaines promesses et des primes qu'ils ne leur versent que très irrégulièrement. Les enfants soldats se retrouvent donc obligés de subvenir eux-mêmes à leurs besoins pour survivre : « *Les soldats du Gouvernement faisaient la guerre sans même avoir cinquante dollars en poche et les rebelles, eux, avaient deux cents dollars ! On a donc commencé à faire la guerre non pour la victoire, mais pour les deux cents dollars.* »

Au milieu de ce chaos (massacre de dizaines de personnes, drogue, viols, enfants pilés dans des mortiers, chair humaine cuisinée, etc.), le narrateur n'abandonne jamais l'espoir

de fuir cette vie. Mais comment faire ? Vers qui se tourner ? Lancinante question ! Serge sait parfaitement qu'ils ne sont que des enfants manipulés « comme des pions », souffrant « pour rien ! », arrachés à leurs parents. Lui-même souffre beaucoup de l'absence des siens, en des moments où plus que jamais il aurait besoin d'eux. Mais sa mère est restée à Kinshasa lorsqu'il a rejoint son père à Kisangani et ce dernier a été tué par un groupe armé parce qu'il voulait récupérer son fils. Plus tard, Serge lui-même a tué son oncle, sur ordre des chefs de son unité. A la fin de la guerre, de nombreuses interrogations surgissent dans l'esprit du narrateur. Réfléchissant sur sa vie, il explique qu'il n'avait « *pas voulu vivre cette guerre-là mais j'étais là, je ne pouvais pas être ailleurs [...]. J'ai fait le constat que la liberté est utile dans la vie d'un enfant (...)* ».

Après une enfance volée, « *arrachée au vide* », Serge Amisi est aujourd'hui sculpteur et marionnettiste. Mêlant avec talent gravité et humour, dans le français approximatif qu'il parlait « à ce moment-là », Serge Amisi a désormais trouvé son chemin. Ainsi lit-on à la fin du livre : « *Je suis artiste sculpteur et marionnettiste, j'ai décidé de raconter cette histoire pour qu'on n'oublie pas l'enfance qu'on m'a volée [...]. Ma mère, mon père, ce n'est plus mon arme [...]. Ma mère, mon père, c'est aujourd'hui l'art et la sculpture, la danse et le théâtre.* »

Bouleversant !

Meryll Mezath



Les coups de cœur de la librairie

par Emilie Moundako Eyala

Émile Gankama

La Ville aux âmes ivres, éditions Hémar

Émile Gankama peint la vie de facilité et d'ostentation menée par Mbolia. Détournant les deniers publics, entouré de quatre épouses et de nombreuses maîtresses, narguant son entourage obligé de travailler à la sueur de son front pour pouvoir manger, Mbolia est finalement rattrapé par la justice. Alors qu'il partageait les gains de ses détournements avec son supérieur hiérarchique, il refuse d'affronter la réalité et cherche ailleurs un bouc émissaire. Il le trouve chez ses parents restés au village et se rend coupable d'un double meurtre. Mais une fois encore, il ne pourra échapper à la justice, au contraire de son supérieur hiérarchique et complice qui ne sera pas inquiété grâce à ses soutiens hauts placés.

Guy Menga,

Case De Gaulle, éditions Karthala

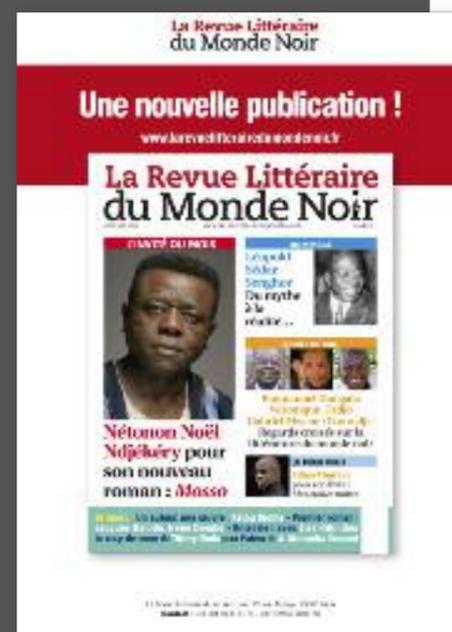
De Gaulle est au centre de ce roman. Dans cet État colonisé qu'est le Congo Français, les autochtones aspirent à l'indépendance, en invoquant la figure d'André Grenard Matsoua, condamné à la déportation. Or De Gaulle, à cette même époque, se bat pour la libération de la France. Ses discours, analysés par les membres de l'Amicale d'André Grenard Matsoua, sont semblables aux idées prônées par ce dernier. D'où leur incompréhension : pourquoi le colonisateur les persécute-t-il ? En toile de fond de ce roman, *la Case De Gaulle*, résidence du Gouverneur de France, est le lieu où débutent les amours adultérins d'un couple. Les deux amants traverseront de terribles épreuves mais, après une longue séparation, se retrouveront de l'autre côté du fleuve Congo, à Kinshasa, au Congo Belge. Après l'Indépendance ils reviennent au Congo-Brazzaville mais ils seront rapidement déçus par la manière de gouverner des Congolais (violence, barricades etc.) A l'annonce de la mort de De Gaulle, le couple, désormais âgé et fatigué, se rend à la Case De Gaulle, pour faire la queue et signer le livre en hommage à « l'homme de Brazzaville ».

La nouvelle Revue Littéraire du Monde Noir

De nombreux lecteurs découvriraient en octobre 2011 ce premier numéro de *la Revue Littéraire du Monde Noir* consacré à la littérature d'Afrique et de la Caraïbe et de la diaspora africaine.

Dans son éditorial intitulé « *Refléter la contribution du monde noir à l'universel* », Michel de Breteuil, directeur de publication, explique que la revue veut rendre compte de l'activité littéraire des œuvres d'écrivains africains francophones et anglophones, et mettre en valeur les acteurs des métiers du livre.

En 68 pages, ce premier numéro, dont la belle couverture interpelle le lecteur, donne à lire aussi bien des auteurs connus qu'émergents, des extraits de livres (par exemple, *La Femme poison*, premier roman de la Gabonaise Irène Dembé) et des focus intéressants sur des auteurs tels que Nénoton Noël Ndjékéry pour son nouveau roman : *Masso*. La diversité des rubriques présentées et la simplicité des textes font de cette revue littéraire un outil accessible à tous. Nous lui souhaitons une longue vie et attendons avec impatience son deuxième numéro.





LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO



Salon du Livre de Paris
Du 16 au 19 mars 2012
Parc des Expositions
Porte de Versailles

Des rencontres inédites des temps forts

Cette année le stand Livres et auteurs du Bassin du Congo vous propose des débats sur des sujets extrêmement variés. De l'hommage aux pères de la négritude à la place du livre dans la cité en passant par l'histoire du Jazz et de la Rumba.

Hall 1 Stand H69

Littérature

De nombreux auteurs sont attendus sur le stand : Ananda Devi, Felwine Sarr, Marguerite Abouet, Khadi Hane, Romuald Fonkoua, Pascal Blanchard, Dieudonné Gnamankou, Gabriel Okoundji, Abd Al Malik, Berthet One, Lyonel Trouillot, Bessora, Alain Mabanckou, Elikia Mbokolo...



Khadi Hane



Marguerite Abouet



Felwine Sarr



Ananda Devi



Gabriel Okoundji



Alain Mabanckou

Prix Mokanda

Remise du prix par le Président du Jury, Henri Lopes en présence du lauréat et des membres du Jury.

Célébration du dixième anniversaire de la mort de Léopold Sédar Senghor et commémoration du centenaire de la naissance de Léon-Gontran Damas.

Débat sur la poésie en partenariat avec l'OIF avec Hamidou Sall, conseiller d'Abdou Diouf, auteur de *Circonstances du cœur* et Babacar Sall, poète et écrivain.

Des auteurs de tous les continents

Table ronde organisée par Continents Noirs avec Jacques Dalodé, Libar M. Fofana, Scholastique Mukasonga, Mamadou Mahmoud N'Dongo et Henri Lopes.

Le livre dans la cité : Entre l'oral et l'écrit, conflit de transmission avec Anatole Collinet Makosso, Emile Gankama, Gilles Catoire, maire de Clichy qui accueille la première école de la deuxième chance du département.

Lire la programmation complète sur le site :

www.livresdubassincongo.com

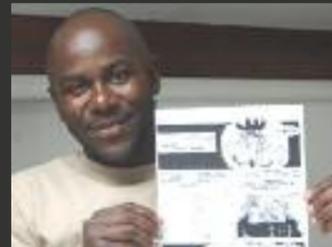
Musique

Entre Jazz et Rumba. Table ronde sur l'histoire, les origines et les liens entre ces deux musiques, animée par Solo Soro avec un duo entre Passi et Manu Dibango au saxophone.



Bande-dessinée

Regards croisés entre bédéistes africains, français, et japonais avec Berthet One (bédéiste congolais), Jason Dilukeba auteur de manga franco-congolais, Jenny, dessinatrice d'origine malgache et Ahmed Agne, éditeur de manga franco-sénégalais.



En tête-à-tête avec Henri Lopes

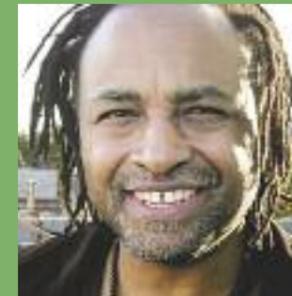
Entretien avec Henri Lopes et Olivier Barrot autour d'*Une enfant de Poto-Poto*.

Gastronomie

Le Japon étant l'invité d'honneur du Salon du Livre, Livres et auteurs du Bassin du Congo organise une table ronde sur les liens entre les ingrédients africains et japonais dans la cuisine française. Avec la présence d'un chef français et d'un chef japonais, cette table ronde sera suivie d'une dégustation par le public des spécialités des chefs invités lors d'une démonstration culinaire.

Les jeunes et l'édition

En partenariat avec l'OIF avec un groupe de jeunes auteurs issus de la banlieue, Ananda Devi, Anatole Collinet Makosso, ministre de l'Education civique et de la Jeunesse du Congo, Catherine Zoungrana, présidente de l'AADC (Association Actions Diversité Culturelle) Rodney Saint Eloi, auteur Haïtien.



Rodney Saint Eloi

Jeux, concours et ateliers éducatifs sont programmés pour les classes scolaires.

Livres et auteurs du bassin du Congo sont une publication de l'Agence d'Information d'Afrique centrale (ADIAC)
Site internet : www.livresdubassincongo.com

Siège : 38 rue Vaneau 75007 Paris
Tél. : +33(0)1 45 51 09 80

Directeur de la publication : Jean-Paul Pigasse
Directrice de la Galerie Congo : Lydie Pongault

Directrice générale : Bénédicte de Capèle
Directeur des rédactions : Emile Gankama
Rédactrice en chef : Meryll Mezath

Ont contribué à ce numéro : Boniface Mongo-Mboussa, Boris Kharl Ebaka, Camille Delourme, Aimée Nséya, Maeline Le Lay, Nathalie Philippe, Patrice Yengo, Julie Peghini, Nicolas Martin- Granel, Raphael Safou Tsimanga
Secrétariat de rédaction : Béatrice Jaulin
Direction artistique : iOW